

OU DONC ES-TU ?

SUR LA TOMBE DE MON AMI ALPHÉE

Quand la sombre soirée,
Comme un long désespoir,
Etend sur la vallée
Son large crêpe noir ;

Quand souffle la tempête
Dans l'humide ravin,
Qu'au-dessus de ma tête
L'éclair brille soudain :

Quand les vents et les vagues
En pénibles sanglots
Mèlent leurs plaintes vagues
Aux cris des matelots,

Une tristesse amère
S'empare de mon cœur,
Et dans le cimetière
Je cache ma douleur.

Sur les tombes fermées
Je te cherche, abattu !...
Dis, depuis tant d'années,
Alphée, où donc es-tu ?...

Oh ! réponds, toi que j'aime
Bel ange radieux,
Es-tu toujours le même ?
M'aimes-tu dans les cieux ?...

Lorsqu'en de doux sourires
La nature s'endort,
Qu'au firmament se mirent
Des milliers d'astres d'or,

Dans les immenses voiles
De l'infini d'azur,
Mêle aux pâles étoiles,
Mêle ton front si pur !...

EDVY.



A LA COLLÉGIENNE



Os cadets, la carabine au poing, exécutaient gaillardement les évolutions commandées par la voix brève et puissante du capitaine, et suaient à grosses gouttes sous leurs épaisses redingotes. Quelques rares et courageux joueurs, que les ardeurs du soleil n'avaient pas encore forcés à abandonner la partie, luttèrent

au jeu de paume. Les autres camarades, mollement étendus sur la tendre pelouse, faisaient une double lutte, mais d'un tout autre genre : ils subissaient, d'une part, les attaques du roi Sommeil, et de l'autre les morsures importunes des implacables bataillons de maringouins sortis du bocage à la dernière averse.

Tel était l'aspect que présentaient les cours du petit séminaire, par une brûlante après-midi du mois de juin.

Nous étions trois confrères à qui la monotonie et la demi-réclusion du collège ne souriaient guère ; surtout ce jour là, nous ne pouvions nous faire à l'idée de supporter cette atmosphère écrasante de captivité durant un aussi beau congé.

L'ami Henri, depuis quelques instants, observait le va-et-vient des pions, nos Argus. Tout à coup, se levant : "C'est le moment propice, s'écrie-t-il, personne ne nous voit" ; et tous trois, en un temps et deux mouvements, nous escaladons la clôture et prenons la poudre d'escampette par les rues du village.

Nous nous rendons chez un traiteur, pâtissier en vogue qui, en sus, est tabaconiste et barbier tout à la fois. Ses appartements sont le rendez-vous

ordinaire des écoliers déserteurs qui ont faim et qui veulent se payer le luxe d'un petit goûter de temps à autre.

— Bonjour ! mes bons amis, bonjour ! exclame, à notre arrivée, un petit homme dont on ne voit que la tête grisonnante pardessus son comptoir.

— Salut ! père, la santé est bonne ?

— Excellente, comme toujours !... Qu'est-ce qu'il y a pour vous, mes poussins ? A qui vous adressez-vous chez moi, est-ce au meilleur serviteur de Brillat Savarin ? ou à l'apôtre le plus dévoué de Jean Nicotin ? ou enfin à l'arrière petit-fils de l'illustre Figaro ?

Oh ! oh ! vous écriez vous lecteurs, en voilà un spécimen de savant lettré ! Comme vous, je reculai d'étonnement la première fois que j'entendis ce débit pompeux de périphrases, mais j'appris depuis que le séminaire le comptait parmi les anciens et que la lecture absorbe sans cesse les longs loisirs que lui laisse son triple état ; toujours vrai le proverbe : "Quatorze métiers, quinze misères !" Je m'expliquai alors cette façon de barbier qui est passée manie chez lui.

Comme d'habitude, notre personnage nous avait posé ces questions en se prélassant et affectant une politesse toute française.

— Nous requérons les services des trois, répond mon second compagnon, qui n'était autre que l'original Zoël, et, ce disant, il feignait de caresser de ses doigts les pointes vermiculées d'une moustache malheureusement absente de sa lèvre, et dont n'apparaît même pas l'ombre la plus légère.

— Vite, père, servez-nous des comestibles et ne soyez pas avare de la quantité car, depuis longtemps nos estomacs crient famine.

Et le bruit des espèces sonnantes que nous remuons à dessein dans nos goussets le fait se presser....

L'instant d'après, joyeusement attablés dans une pièce voisine, nous dégustions à qui mieux mieux les plats préparés par notre Vatel ; et, avouons-le à sa gloire, c'était un expert.

Debout à l'autre extrémité de la table, les bras croisés sur sa poitrine, attentif à nos moindres mouvements, il cherchait à prévenir nos désirs ou encore contemplait sur nos figures le bon effet produit par ses victuailles. Et le bonhomme souriait chaque fois qu'un nouveau mets, à son dire, s'engouffrait dans l'abîme de nos estomacs.

— C'est plaisir de donner à manger à de la petite volaille comme vous !

— Quand donc, père, avez-vous entendu dire que les écoliers étaient des becs-fins, qu'ils ne goûtaient jamais que d'un dent dédaigneuse — *dentes superbo* — des friandises si bien apprêtées que les vôtres ? Sachez que c'est à l'œuvre que l'on connaît l'artisan !... Mais, mon oncle, vous avez omis quelque chose ?

— Qu'est-ce donc, petits ? je ne vois pas ?

— Et la bière ?

— Oh ! oui ; j'y cours.

— Apportez-en de la bonne !

— De la "Cloutier" !

— Non ! non ! les écoliers n'en veulent jamais de celle-là ; de votre meillèure, s'il vous plaît ?

— A l'instant !

Et tous trois d'entonner :

Pierrot, Pierrot, mon serviteur,

A la cave ! à la cave !

Pierrot, Pierrot, mon serviteur,

A la cave, à la cave,

Chercher du meilleur !

— Tiens, interrompt subitement un de nous, voilà les élèves qui s'en vont en promenade !

Et, placés en arrière des rideaux de notre refuge, sans être vus, nous les regardons défiler deux à deux. Dire que nous étions libres, et dans la joie que nous procure notre désertion facile, nous osons plaindre leur sort ; cependant, nous retarderions bien peu à vivre de nouveau dans les mêmes conditions.

— Pourquoi ne pas boire à leur santé ?

— Soit !

Le verre en main, rempli d'une bière mousseuse, nous demandons à la Providence d'accorder des jours meilleurs à la gent tapageuse comme l'appelle le Bonhomme Fabuliste. Puissent nos vœux, ô confrères, être exaucés !

Et notre pâtissier, témoin de cette scène grandiose, d'un air béat, crie :

— Bravo ! mes petits lapins, bravo !

En queue de la communauté quelques trainards s'attardent autour d'un petit vieux, qui, sa casquette au bras, ne sait de quel côté donner la tête pour satisfaire toutes ces gens.

Ce personnage nouveau, toujours le sourire sur la figure, est le grand ami des séminaristes, ses clients. C'est le père Gédéon, autrement nommé "le vieux aux alottes."

Mais qu'est-ce que c'est que des alottes, me demandez-vous, après avoir feuilleté inutilement votre Larousse ?

Ne vous en blessez pas ; dans ce temps fin-de-siècle, il y a bien des choses nouvelles. Nous désignons, ici, sous le nom d'alottes une excellente tire, mise en morceaux dont les écoliers sont très friands. Le père Gédéon ou sa tendre moitié en a inventé la recette en possède le monopole.

— Père, dit Henri, en s'adressant à notre hôte, qui déservait notre table, c'est un de vos plus terribles concurrents financiers que le vieux Gédéon, n'est-ce pas ?

— Vous n'y pensez pas, lutins ! vous badinez ! répondit-il, indigné.... Oser comparer ce petit porte-cassette au propriétaire de ce bel établissement !... ce vieux singe au crâne veuf de piloté grise !... cet imbécile qui, pour se faire payer sa marchandise, attend à la semaine qui vient, comme le lui promettent les clients, lui riant au nez... c'est-à-dire aux calendes grecques !

Henri avait touché une corde sensible, et le père Gédéon allait être épluché bel et bien si nous n'allions à son secours.

— S'il vous plaît, mon oncle, allez nous chercher chacun un bon cigare.

— Il n'y a pas longtemps qu'il fait ce métier de vendre des "alottes," reprend notre interlocuteur, quelque peu apaisé et nous apportant de mignons "Baby Pearl." De son état, il est tailleur de pierres.... Tenez, il me revient en mémoire une aventure bien drôle qui lui est arrivée il y a quelque dix ans.

— Donnez-nous du feu, ensuite nous serons heureux de vous entendre narrer cet incident.

"On était à bâtir une maison, continue-t-il, et le père Gédéon était au nombre des ouvriers.

"Pour éviter les fatigues d'une marche et pour sauver du temps, les travailleurs apportaient leur dîner dans une petite chaudière, comme cela se pratique encore aujourd'hui.

"A midi sonnant au clocher de l'église, l'ouvrage cessait, et les compagnons se découvrant, respectueux, récitaient l'angelus.

"Seul, le père Gédéon était discordant à la note générale. Il préférait rassembler ses outils épars. Pareillement avant de rompre son pain, il n'avait souci de faire le signe de la croix pour demander les bénédictions du Ciel sur son travail.

"Bien souvent, ses amis le réprimandaient de son indifférence ; mais le père Gédéon faisait la sourde oreille.

"Un jour, on lui fait les mêmes remarques, et même silence de sa part.

"— Dieu va te punir, Gédéon, si tu persistes dans tes dispositions ! hasarde-t-on.

"Celui-ci, sans dire mot, prend son habit et s'en servant comme d'oreiller, il va faire la sieste sur l'herbe à quelques pas plus loin.

"Gédéon s'endort.

"Les cauchemars hantaient-ils son sommeil ? je ne sais ; mais il se tramait un complot contre lui.

"De chaque côté deux magnifiques ormeaux étalent leur ombrage. Six vigoureux gaillards en abaissent les têtes touffues pendant que d'autres vont chercher des cordes et attachent à ces arbustes courbés les jambes du dormeur.

"Puis, alors, mes chers agneaux... au cri de "lachez tout" les ormeaux se relèvent et entraînent dans l'espace maître Gédéon."

Et le bonhomme avait accompagné ces dernières paroles de gestes nombreux et imitatifs. Nos applaudissements lui font comprendre qu'il avait réussi à nous faire partager son animosité à l'égard de son rival.

— Bien joué ! Bien fait ! père.

— Pas n'est besoin, mes chers enfants, de vous dire que ce réveil subit lui a causé une folle ter-